

ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

RACIALISME

Gueye, Abdoulaye

Université d'Ottawa, Canada

Date de publication : 2024-04-09

DOI : 10.47854/941wwk31

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

Circonscrire les propriétés de chaque entité humaine que l'on considère constituer un groupe racial et en délimiter, ce faisant, les frontières avec les autres groupes raciaux est certainement un défi majeur des sciences sociales. Il existe toutefois une situation qui rend l'analyse de la race encore plus ardue, c'est que celle-ci est dotée de plusieurs dérivés dont la proximité sémantique génère parfois une confusion, sinon une synonymie. Le racialisme, qui est l'objet de cette étude, et le racisme sont deux exemples de dérivés de la race que les chercheurs ont pendant longtemps pris pour des synonymes. Malgré les efforts de les différencier, la définition donnée à l'un dans quelque ouvrage est simplement attribuée à l'autre dans un autre ouvrage. Une illustration de cette seconde occurrence est manifeste dans les deux dictionnaires de référence que sont le *Merriam Webster Dictionary* et l'*Oxford Reference Dictionary*. Dans le premier, le racialisme est défini comme « la croyance selon laquelle la race détermine les traits et les capacités humaines » (ma traduction), tandis que le second reprend quasiment les mêmes termes lorsqu'il conçoit le racisme aussi comme un « système de croyance déterministe » qui « renforce le racialisme ». D'emblée, on observe à travers ce seul exemple la validité de la remarque que formulait déjà Louis Snyder en 1962, selon laquelle l'appréhension du mot race est une tâche difficile en raison des « variétés de sens, des inconstances et des contradictions » que l'on trouve dans la littérature qui lui est consacrée (Snyder 1962 : 7, ma traduction). Le racialisme étant dérivé de la race, le racialisme entretenant une relation visiblement gémellaire avec le racisme, on pouvait donc, sans pour autant céder au fatalisme, s'attendre dans le cadre d'une entreprise qui consiste à circonscrire le sens et à retracer l'historique du racialisme à se heurter à l'obstacle que Snyder avait pris la peine d'identifier un demi-siècle plus tôt.

Race et racialisme. La littérature sur le racialisme prend acte d'emblée de la solidarité entre le racialisme et la race. En clair, il n'existe pas de racialisme sans race. La race, plus qu'un terme, est une catégorie classificatoire qui se décline au pluriel. La mise au pluriel du terme permet un tant soit peu le dépassement de l'opposition entre le polygénisme et le monogénisme qui a marqué les premières heures de la littérature

ISSN : 2561-5807, Anthropen, Université Laval, 2021. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Gueye, Abdoulaye, 2024, « Racialisme », *Anthropen*. <https://doi.org/10.47854/941wwk31>.

sur la race, au XVIII^e siècle, sans toutefois l'annuler. L'idée que résume le concept de polygénisme, selon laquelle l'espèce humaine est formée de groupes raciaux qui proviennent de souches génétiques distinctes, n'est probablement presque plus d'actualité. Toutefois, la notion de différences entre humains qu'elle recèle a été préservée dans la littérature relative au monogénisme. Seulement, dans cette dernière, la différence en question est non pas le résultat d'une origine mais plutôt celle d'une évolution. La dispersion géographique de l'espèce humaine et son exposition subséquente à des contraintes environnementales diverses ont ensemble favorisé l'émergence en parallèle de types différents d'humains dont les conditions d'existence allaient contribuer en partie à informer les caractéristiques physiques en plus d'influencer par ailleurs les innovations technologiques et les réalisations culturelles des populations humaines. Dans la théorie monogéniste, le concept de races (au pluriel) renvoie aussi à ces types humains, sans par ailleurs remettre en question la validité du concept de « race humaine » (au singulier) qui tient lieu de synonyme d'espèce humaine.

La mise au pluriel du terme race par les tenants du monogénisme s'est accompagnée du – si elle n'a pas été motivée par – souci de rendre intelligibles les différences au sein de l'espèce humaine. Le premier effort s'inscrivant dans ce souci est la classification. Un effort qui implique à la fois l'énumération du nombre de races humaines et l'identification de critères au moyen desquels distinguer une race d'une autre. Ni le premier ni le second objectif n'ont été marqués par un consensus entre les chercheurs. Cette absence de consensus est soulignée par Siep Stuurman (2000) dans une remarquable synthèse historique de la littérature sur ce thème. Cet auteur fait remonter au XVII^e siècle les débuts de la réflexion sur la race, avec l'emploi du terme pour la première fois, croit-il, dans un ouvrage de 1684, *Abrégé de la philosophie de Gassendi*, signé François Bernier, médecin et grand voyageur français ayant parcouru une grande partie des Amériques, de l'Asie et de l'océan Indien. Davantage, Stuurman relève que Bernier, tenant du monogénisme, avait par ailleurs opéré une division de l'humanité formée de « quatre ou cinq types ou races d'hommes » ainsi désignés : « une "première" race », une race de « nègres africains », une race d'Asiatiques de l'est et du nord-est et une race de Lapons (Stuurman 2000 : 4).

Au sein des générations postérieures à celle de Bernier s'est manifestée une insatisfaction quant à cette division de l'espèce humaine. Probablement cette insatisfaction était-elle fondée sur des dissensions méthodologiques. La composition démographique du groupe racial que ce médecin français désigne par « première race » semble trop large, trop hétérogène pour attester une validité scientifique incontestable. Implicitement elle agrégerait des Européens, des Méditerranéens, des Indiens, des Arabes et des Autochtones d'Amérique. Monogéniste comme Bernier, le naturaliste français et figure intellectuelle remarquable du XVIII^e siècle, Georges-Louis Leclerc comte de Buffon, auteur de *l'Histoire générale et particulière avec la description du Cabinet du Roi*, figure parmi les principaux insatisfaits de la division proposée par son prédécesseur. Dans son œuvre se dégage en filigrane une énumération des groupes raciaux à travers laquelle sont identifiés par ses soins six types raciaux différents : la race laponne, la race mongole (ou tartare), la race sud-asiatique, la race européenne, la race éthiopienne et la race américaine. Bien sûr, la science de la race n'a pas soldé avec la contribution de Buffon la question du nombre de groupes raciaux sur terre ; en partie, il en est ainsi simplement parce que les critères et les méthodes de définition de la race sont demeurés pluriels. Jusqu'au XX^e siècle,

des critères et méthodes de division nouveaux sont apparus, menant à une variation parfois croissante et, à d'autres moments, décroissante du nombre de races humaines. Contre son contemporain Buffon, un médecin allemand, Johann F. Blumenbach, défendait en 1775 l'existence de cinq races humaines seulement. Mais en 1878, le docteur Paul Topinard, un Français, identifiait seize groupes raciaux, avant que l'ethnologue russe, Joseph Deniker, révisant en 1900 ses travaux antérieurs, suggérât une division de l'humanité en six races principales, avec au sein de chacune des variations menant à l'existence de sous-types raciaux qu'il évaluait à vingt-neuf au total (Snyder 1962 : 11-12, 108-110).

Cette variation statistique découle certainement de maints facteurs, mais encore une fois la différence d'approches méthodologiques en constitue peut-être l'un des plus décisifs. Une approche méthodologique de la race qui repose exclusivement sur le relevé de la couleur de peau est fort peu susceptible de mener à l'identification d'un nombre de types raciaux égal à celui d'une approche méthodologique combinant plusieurs traits somatiques tels que la texture des cheveux, la forme du nez et des yeux et l'épaisseur des lèvres, la taille physique, etc. Tandis qu'une approche méthodologique qui se focalise exclusivement sur le type sanguin, ou le test d'intelligence ou un quelconque autre critère aboutirait à son tour vraisemblablement à l'identification d'un nombre de types raciaux tout aussi différents.

L'emphase sur les approches méthodologiques est pour indiquer le souci de scientificité des études présentées plus haut. Quand bien même ces approches n'ont jamais garanti l'existence incontestable de la race, leur conception autorise au moins à entrevoir dans les ouvrages en question la manifestation d'une science de la race.

La dette du racialisme envers la race. De cette science de la race s'est nourri certes le racialisme, mais il faut se garder de déduire d'un tel constat que l'étude scientifique de la race est intrinsèquement raciale. Bon nombre de spécialistes de la race ne sont pas raciaux, et cela semble encore plus juste à l'époque contemporaine que dans les siècles précédents. Le racialisme, souligne Tzvetan Todorov (1989), est un mouvement d'idées dont la naissance est presque concomitante de l'avènement des Lumières. Doctrine ou idéologie, le racialisme repose, selon cet auteur, sur cinq propositions. La première postule l'existence de races humaines différentes les unes des autres, au-delà de l'unicité de l'espèce humaine. La deuxième, qui évoque un déterminisme biologique indéniable, est le lien de solidarité entre les caractéristiques intellectuelles et morales d'un groupe racial et ses traits physiques ; le racialisme fait ainsi d'une race humaine une entité dont le corps biologique informe peu ou prou le potentiel de réalisations culturelles, politiques, et autres. La troisième proposition, qui s'inscrit dans la suite logique de la précédente, est la dépendance de l'individu vis-à-vis de son groupe racial supposé. En effet, dans le discours raciale, l'individu est présenté comme le reflet de son groupe racial dont il serait exclusivement le produit. Il hérite des propriétés de ce groupe. L'individu affilié à un groupe racial auquel on attribue un niveau d'intelligence élevé bénéficiera automatiquement d'une telle intelligence. L'adage suivant pourrait très bien résumer la troisième proposition raciale : « Dis-moi à quel groupe racial tu appartiens et je te prédirei tes résultats à l'examen de mathématiques ou à la course de 800 mètres haies ». La quatrième proposition tient au classement des races. Elle affirme non plus l'idée de la différence mais, davantage, celle d'une hiérarchie qui résulte de cette différence. Ainsi, le racialisme identifie une race supérieure avec ses propriétés physiques, intellectuelles et morales à l'aune desquelles sont évaluées les autres

racas humaines. La cinquième proposition – celle qui, en définitive, octroie au racialisme sa qualité de doctrine –, c'est l'élaboration d'un projet politique procédant des connaissances ainsi accumulées sur la question raciale.

Il serait certainement imprudent d'imputer à la science de la race le péché de racialisme. Toutefois, dès ses débuts ou presque, la science de la race intègre une foule d'ouvrages qui promeuvent le racialisme, s'ils ne le produisent pas tout simplement, en souscrivant à une grande partie des propositions qui fondent cette doctrine. Le livre de François Bernier, déjà, en suscite les premiers soupçons. Certes, l'auteur reste peu explicite sur les raisons qui l'amènent à qualifier de « première race » une entité démographique que le reste de sa liste autorise à identifier comme la population blanche, mais l'usage même du qualificatif « première » porte en lui la suggestion d'un classement normatif des groupes démographiques répertoriés. Dans ce classement se dissimule un indicateur du racialisme de Bernier, qui vient s'ajouter à d'autres tels que la croyance à l'existence des races humaines.

Le siècle des Lumières en lequel des auteurs autres que Todorov autorisent à voir un moment décisif de la science de la race – ne serait-ce qu'en raison de l'étendue des savoirs déployés par des penseurs aujourd'hui canoniques pour démontrer la légitimité morale et intellectuelle d'injustices aussi déshumanisantes que l'esclavage et la colonisation – est aussi très significativement celui du racialisme (Sala-Molins 1992). Ainsi qu'en atteste Emmanuel Chukwudi Eze (1997) dans *Race and the Enlightenment* (une synthèse des traitements de la question raciale dans les œuvres des penseurs des Lumières), Emmanuel Kant tout autant que son contemporain David Hume expriment leur croyance à l'existence de la race et surtout réactualisent le classement des races humaines au sommet de laquelle ils portent la race blanche. Kant en fournit la meilleure illustration lorsque, reprenant les conclusions de Hume, il affirme que même parmi les Noirs transportés loin de leur continent, pas un seul n'a fini par attester d'une seule réalisation remarquable ni dans les arts ni dans les sciences alors que des Blancs d'origine modeste, grâce à leurs dons supérieurs, ont apporté à l'humanité une contribution leur ayant valu le respect de l'espèce humaine (cité par Eze 1997 : 55). Ce qui frappe dans cette affirmation kantienne et fait son intérêt en ce qui concerne le racialisme, c'est son emphase sur la détermination du biologique au détriment de l'apport de l'environnement. Ainsi, même transplantés dans un autre continent que l'Afrique, les Noirs ne parviendraient pas à échapper à leurs conditions biologiques. Ils ne pourraient devenir remarquables dans aucun domaine artistique ou scientifique parce qu'ils auraient été déterminés biologiquement à demeurer inférieurs.

Le racialisme de cette génération de penseurs s'empare aussi de figures intellectuelles éminentes des XIX^e et XX^e siècles européens, qui en font la promotion pour les besoins de l'impérialisme et la colonisation des peuples non européens. Des auteurs tels que Georg W.F. Hegel, et un peu plus tard en France, Arthur Gobineau, Ernest Renan et Jules Ferry s'en inspirent amplement. Ces écrivains, par ce moyen, offrent à l'impérialisme et à la colonisation une justification (faussement) scientifique, et même une assise morale, en mobilisant la soi-disant inégalité entre les races humaines, chacune prétendument dotée de propriétés naturelles qui informeraient sa contribution au monde. Ainsi Renan, dans *Dialogues philosophiques*, d'affirmer : « La nature a fait une race d'ouvriers, c'est la race chinoise ; [...] une race de travailleurs de la terre, c'est le nègre ; [...] une race de maîtres et de soldats, c'est la race européenne » (cité dans Todorov 1989 : 159). Et Jules Ferry, le fondateur de l'École

républicaine laïque, de légitimer la pensée raciale, en affirmant lors d'un discours prononcé le 28 juillet 1885 devant la Chambre des députés français : « Il faut dire ouvertement qu'en effet les races supérieures ont un droit, parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures » (Fayad 2013).

Doctrines au service d'un impérialisme bénéfique à l'Europe aux XIX^e et XX^e siècles, le racialisme n'est pas pour autant absent des réflexions d'auteurs issus des populations extra-européennes, et plus particulièrement ceux d'ascendance africaine qui publient au cours de cette même période. Du continent américain, W.E.B. DuBois, sociologue et historien, descendant d'Africains réduits à la servitude en Amérique, exprime une adhésion au racialisme (Appiah 2014). Peut-être son ouvrage le plus digne de mention, parce que son adhésion à cette doctrine y est la plus explicite, est-il *The Conservation of Races* (que l'on pourrait traduire en français par *La Préservation des races*). D'emblée, DuBois manifeste sa croyance en l'existence des races par une affirmation au premier abord péremptoire : « l'histoire du monde est l'histoire, non pas des individus, mais des groupes, non pas des nations, mais des races, et celui qui ignore ou cherche à annuler l'idée de race dans l'histoire humaine ignore et annule la pensée centrale de toute l'histoire » (DuBois 2000 : 80). Dans cette phrase, qui n'est pas sans rappeler le tout premier paragraphe du *Manifeste du Parti communiste* (Marx et Engels 1998), ce fondateur longtemps lésé de la sociologie américaine (Morris 2015) exprime d'emblée son adhésion à trois des propositions de la doctrine racialiste répertoriées par Todorov :

- 1) La première proposition. Il s'agit bien évidemment de la croyance à l'existence des races explicitement affirmée lorsque DuBois fait du monde une constellation de races.
- 2) La troisième proposition. Moins explicite, cette proposition apparaît lorsque DuBois suggère qu'aucune réalisation d'ordre civilisationnel n'est imputable à un individu ou une nation, mais à un groupe racial. On sait que l'histoire, en tant que discipline, consiste aussi en la description et l'explication des réalisations d'ordre civilisationnel. Si donc, comme le suggère DuBois, l'historien, dans le cadre de sa fonction, doit moins mettre l'accent sur l'action d'un individu que d'une race, c'est parce que l'individu est le simple reflet et le produit de sa race.
- 3) La cinquième proposition, à savoir la promotion d'un projet (socio)politique adossé à la croyance à l'existence des races. Déjà le titre du livre *The Conservation of Races* annonce cette orientation. Celle-ci est ensuite renforcée dans la phrase citée où DuBois met en garde contre l'ignorance ou toute tentative d'annulation de l'idée de race dans l'histoire de l'humanité. Mais c'est plus tard dans le texte, dans une longue argumentation, que DuBois exprime encore plus explicitement son adhésion à cette cinquième proposition, d'abord en encourageant la population noire africaine à résister à son absorption par l'Amérique blanche et à la simple imitation de cette race, ensuite à se donner la mission de conserver ses propriétés physiques, intellectuelles et spirituelles pour une contribution collective à la civilisation humaine. Pour ce faire, proposait-il, les Noirs devaient se doter de solides institutions organisationnelles telles qu'une presse noire, des universités noires, des entreprises commerciales noires, etc.

Avec le discrédit de la race, notamment à la suite des travaux de l'UNESCO (1950), le racialisme a entamé sa mue d'une certaine manière. Dénigré dans plusieurs cercles anthropologiques, le biologique y est remplacé par le culturel et le social. Des aspects de classe sociale, des formes de croyance religieuse ou des éléments de culture sont ainsi promus au rang de synonymes de race biologique. Moins présent

dans le discours scientifique, le racialisme, à travers cette mise en équivalence du culturel (ou social) et du biologique, imprègne de plus en plus le discours public. Les chercheurs ayant compris que la race n'est plus réduite au biologique s'efforcent ainsi de mettre au jour la nouvelle expression du racialisme. Dans un ouvrage sur le point de devenir classique, l'Anglais Paul Gilroy (1991) dévoile comment dans des milieux où la hiérarchie raciale est revêtue d'opprobre, les acteurs ne se privent d'attribuer à une race spécifique un comportement culturel tel que la transgression de la loi, d'en inférer une inaptitude intellectuelle de ce groupe racial à adhérer aux valeurs fondatrices de la nation britannique, et enfin d'en déduire la nécessité d'une politique de ré-immigration (c'est-à-dire de retour forcé) de la population noire à son lieu d'émigration. Dans d'autres études, la religion aussi, avec l'intensification des conflits entre une soi-disant civilisation occidentale et une prétendue civilisation orientale, est de plus en plus investie d'une signification raciale, en Europe comme en Amérique du Nord. Ainsi le discours politique établit-il une opposition entre des Européens et des musulmans, dans laquelle des chercheurs en sciences sociales ont vite décelé une distinction et une hiérarchie raciales, et par ricochet un nouveau racialisme à l'œuvre (Selod et Embrick 2013 ; Becker, Rinado et Guhin 2023).

Références

Appiah, Kwame Anthony, 2014, *Line of Descent: W.E.B. DuBois and the Emergence of Identity*, Cambridge, Harvard University Press.

Becker, Elisabeth, Rachel Rinado et Jeffrey Guhin, 2023, « Classifying Muslims: Contextualizing Religion and Race in the United Kingdom and Germany », *Journal for the Scientific Study of Religion*, 62 (4) : 1-21, <https://onlinelibrary.wiley.com/doi/full/10.1111/jssr.12865>.

DuBois, W.E.B., 2000, *The Conservation of Races*, in Les Back et John Solomos (dir.), *Theories of Race and Racism: A Reader*, p. 79-86. Londres, Routledge.

Eze, Emmanuel Chukwudi, 1997, *Race and the Enlightenment: A Reader*, Londres, Blackwell.

Marx, Karl et Friedrich Engels, 1998, *Manifeste du parti communiste*, Paris, Flammarion.

Fayad, Marc, 2013, « Jules Ferry, un athée qui se croyait de "race supérieure" », *Le Point*, 22 août, https://www.lepoint.fr/histoire/ferry-jules-1832-1893-22-08-2013-1716224_1615.php.

Morris, Aldon, 2015, *The Scholar Denied: WEB DuBois and the Birth of Modern Sociology*, Oakland, University of California Press.

Sala-Molins, Louis, 1992, *Les misères des Lumières*, Paris, Robert Laffont.

Selod, Saher et David Embrick, 2013, « Racialization of Muslims: Situating the Muslim Experience in Race Scholarship », *Social Compass*, 7(8) : 644-655, <https://doi.org/10.1111/soc4.12057>.

Snyder, Louis, 1962, *The Idea of Racialism: Its Meaning and History*, Princeton (NJ), Van Nostrand.

Stuurman, Siep, 2000, « François Bernier and the Invention of Racial Classification », *History Workshop Journal* 50 (50) : 1-21, <http://dx.doi.org/10.1093/hwj/2000.50.1>.

Todorov, Tzvetan, 1989, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Le Seuil.

UNESCO, 1950, *The Race Question*, Paris, UNESCO.